

*Bibliothèque numérique*

medic@

**Lamy, Guillaume. Lettre écrite à M. Moreau... par G. Lamy... contre les prétendues utilités de la transfusion du sang pour la guérison des maladies, avec la réponse aux raisons et expériences de M. Denys**

*Paris : Jean Delaunay, 1667.*

302  
~~303~~  
20  
6

I

LETTRE ESCRITE A MONSIEVR MOREAU,  
Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Conseiller,  
Medecin, Lecteur & Professeur ordinaire du Roy, par G.  
Lamy, Maistre aux Arts en l'Vniuersité de Paris; Contre  
les pretenduës utilités de la transfusion du Sang pour la guerison  
des maladies, avec la réponse aux raisons & Experiences de  
Monsieur Denys.

MONSIEVR,

La facilité avec laquelle vous auez tousiours écouté mes sentimens en diuerfes rencontres, m'oblige de croire que mes raisonnemens ne vous déplaisent pas, & quoy que le temps n'ait pas encore pû les faire bien meurir, ie ne me suis pourtant point apperceu iusques icy qu'ils vous ayent apporté de degoust. C'est ce qui fait que ie satisferay librement au desir que vous m'auiez témoigné de sçauoir mes opinions sur la transfusion du Sang, & de vous dire ce que ie puis opposer à la Lettre que Monsieur Denys, fort habile Philosophe Cartesien a écrite sur cette matiere. Mais comme les grandes occupations que vous donne vostre merite dans vostre profession, vous ostent le loisir de les entendre de ma bouche, ie les écriray dans cette Lettre, afin que vous les puissiez lire en quelques momens perdus. La crainte de troubler le peu de repos que vostre employ vous laisse, me destourneroit de ce dessein, si vous ne me l'auiez inspiré vous-mesme, & si ie ne sçauois que mes imaginations vous estans agreables, vous trouueriez dans cette Lettre quelque occasion de vous diuertir.

I'auouë que la transfusion du Sang seroit vne inuention fort auantageuse, si l'on en pouuoit tirer des commodités aussi grandes qu'on se l'imagine, & nostre siecle seroit bien-heureux d'auoir trouué vn moyen si facile & si prompt pour nous deliurer de ces fascheux maux qui troublent nostre repos, & qui nous empeschent de gouter les douceurs de la vie. Mais ie crains bien pour nostre mal-heur, que lors

A



qu'avec de bons yeux on aura regardé de plus près les biens que peut apporter cette nouveauté, on ne reconnoisse que c'est fort peu de chose, & que si l'on met en pratique la transfusion du Sang, on ne découvre par apres que c'est plustost vne nouvelle façon de tourmenter les malades que de les secourir.

Pour fondement de tout ce que ie proposeray ensuite, il faut remarquer que lors que l'on fait passer le Sang d'un animal dans un homme, il s'en mesle vne tres-petite quantité avec celui de l'homme, lors qu'il se dégorge dans le cœur, qui est un lieu où il doit faire son principal effet: car supposé qu'on le fasse entrer par la veine iugulaire, dès qu'il sera descendu dans le tronc de la veine caue superieure, il se trouuera meslé avec tout le Sang qui est rapporté de la teste par les veines iugulaires & ceruicales; des bras, par les veines qui se rencontrent dans ces mesmes parties; ou pour le dire en un mot, il sera meslé avec tout le Sang qui est rapporté de la moitié du corps; à sçavoir de toutes les parties, tant internes qu'externes, qui sont depuis le diaphragme exclusivement, iusques à la teste inclusivement; parce que toutes les veines de ces parties se déchargent dans le tronc supérieur de la veine caue. Considerez donc un peu la grosseur de la veine iugulaire qui apporte ce Sang estrange, & la grosseur & la multitude des autres veines qui rapportent le sang propre de l'homme, qui toutes se déchargent dans un canal commun avant que d'entrer dans le cœur, & vous iugerez sans crainte de vous tromper, qu'il y a dans ce canal vne tres-petite quantité de Sang estrange avec vne tres-grande de celui de l'homme: & si vous faites reflexion que lors que le tronc supérieur verse le Sang dans le ventricule droit du cœur, l'inférieur qui le rapporte pareillement de l'autre moitié du corps, & qui n'a aucune goutte du Sang estrange, en iette vne pareille quantité dans le mesme lieu, vous n'aurez point de peine à croire que le Sang estrange qui entre dans le cœur comparé avec celui de l'homme, n'est pas en vne quantité qui soit considerable.

Ie preuoy que l'on peut répondre qu'il ne faut pas seulement regarder à la grosseur de la veine par laquelle l'on insinüe ce Sang estrange, pour iuger en quelle quantité il se trouue dans le gros canal de la veine caue; mais qu'il faut considerer qu'il coule avec beaucoup plus de vitesse, entrant presque immediatement d'une moyenne artere dans la veine, ce que ie croy vray-semblable: mais toute cette vitesse, si nous en iugeons sans preoccupation, nous obligera

3  
304  
peut estre d'accorder qu'il passe autant de Sang par cette seule veine, qu'il en coule par deux autres de semblable grosseur ; ce qui n'empeschera pas que ie ne me serue de cet argument avec tout l'avantage que ie puis desirer.

Supposé donc , comme ie croy l'auoir vray-semblablement démontré, qu'une tres-petite quantité du Sang transmis se rencontre dans le cœur avec une tres-grande quantité du Sang propre de l'homme ; voyons s'il est possible que cette nouuelle inuention nous deliure des maladies & nous éloigne de la mort. Si j'auois dessein de faire un Liure, ie prendrois chaque maladie en particulier, dont j'examinerois la nature & les causes, pour monstrier ensuite assez facilement que la transfusion du Sang seroit un moyen inutile pour sa guérison, mais comme ie veux seulement vous donner une Lettre, ie parleray generalement sans descendre dans le particulier, sinon pour examiner quelques maladies que Monsieur Denys a rapportées dans sa Lettre, ausquelles il coniecture que la transfusion pourroit seruir de remede.

Toutes les maladies dont la cause est interne, procedent generalement, ou de l'abondance du Sang, ou de son impureté ; pour les premieres chacun, à ce qu'il me semble, tombera d'accord qu'il seroit ridicule de proposer la transfusion du Sang pour les guerir, puis qu'il suffit d'oster ce qui est de trop, ce qui s'accomplit heureusement par la seignée, & que la transfusion augmenteroit de beaucoup le mal en augmentant la cause.

Sous les maladies qui naissent de l'impureté du Sang, ie comprends celles qui prouiennent, & de son intemperie & de quelque particuliere malignité. Les premieres tirent leur origine pour la pluspart, d'une excessiue chaleur qui s'y rencontre, laquelle ne peut pas estre esteinte par le Sang qu'on fera passer d'un animal sain dans un malade, parce qu'on le tirera de l'artere ou de la veine : si on le tire de l'artere, bien loin de rafraischir le Sang auquel il se melle, ie pretens qu'il le doit échauffer dauantage, d'autant que le Sang qui passe immediatement d'une moyenne artere dans une moyenne veine, est beaucoup plus chaud que celui qui aura passé par les arteres & veines capillaires : car c'est dans ces détroits que perdant la vitesse de son mouvement, il perd aussi sa chaleur à proportion : ce que les Experiences de Monsieur Denys confirment assez, puis que les deux hommes ausquels il a donné du Sang ont senty une extraordinaire

A ij



chaleur dans les parriës où il passoit ; effet qui nous montre tres-certainement que le Sang estranger , qui se faisoit ressentir par sa chaleur , estoit beaucoup plus échauffé que le Sang propre de ces hommes , qui ne leur donnoit pas vn pareil sentiment. Que si l'on fait passer le Sang de la veine de l'animal dans la veine de l'homme , ie dis ou qu'il se coagulera , ou que s'il continuë son chemin sans se coaguler , il sera à peu près aussi chaud que celui de l'homme mesme , & ainsi il ne pourra pas le rafraischir : mais donnons qu'il soit vn peu moins chaud. Est-il vray semblable qu'une si petite portion de Sang pour auoir vn peu moins de chaleur , en puisse rafraischir vne tres-grande quantité d'autre avec lequel il se trouue meslé dans le cœur , & diminuer aussi la chaleur du cœur mesme qui en est le foyer , & qui a besoin du plus grand rafraischissement : ce qui seroit pourtant necessaire , afin d'obtenir de la transfusion les vtilités qu'on en prend. N'y a-il pas bien plus d'apparence que cette grande quantité de Sang propre iointe avec l'excessiue chaleur qui se rencontre dans le cœur , échauffera ce Sang estranger en pareil degré ? Et mesmes ne le faut-il pas conclure necessairement , puisque ce Sang nouvellement receu est capable de recevoir vne aussi grande chaleur que le Sang propre de l'homme , & que le cœur par lequel il passe , a assez de force pour la luy communiquer.

L'on peut recueillir de la Lettre de Monsieur Denys quelques raisons pour opposer à ce que j'auance ; Sçauoir que le Sang ne pourroit iamais estre rafraischy , ny par les viandes , ny par les breuuages dont on se sert ordinairement en Medecine pour ce suiet : d'autant que le chile qui se fait de ces alimens se mesle incontinent apres avec le Sang ; & ainsi il semble que l'on pourroit conclure la mesme chose du chile que j'ay concludu du Sang transmis : & mesme Monsieur Denys semble donner beaucoup d'auantages au Sang estranger par dessus le chile de l'homme , pour corriger l'intemperie de son Sang , qu'il fonde sur ce qu'il y a beaucoup de chemin à faire auparavant que le chile puisse arriuer au cœur , & ainsi il se peut facilement corrompre ; ce qui ne peut arriuer au Sang que l'on donne , qui loüable comme il est , descend dans le cœur.

Si le chile estoit aussi propre à estre échauffé comme le Sang , ces raisons pourroient combattre les miennes , mais ie pretens faire voir qu'il y a vne tres-grande difference entre l'vn & l'autre. Pour la concevoir , il faut remarquer vne chose dont Monsieur Denys semble

demeurer d'accord dans sa Lettre, sçavoir que le chile ne se convertit en Sang qu'en passant plusieurs fois dans le cœur par différentes circulations, par lesquelles peu à peu il se cuit & se perfectionne; ce qui est vne marque assurée que le chile est beaucoup plus froid que ne peut iamais estre le Sang, puis qu'il passe plusieurs fois dans le cœur auant que d'acquiescer le degré de chaleur que possède le Sang, & d'en recevoir la nature. Il sera donc facile à concevoir comment à l'aide des alimens l'on peut rafraischir & le Sang & le cœur; si l'on considère que dans les maladies qui procedent d'un excès de chaleur, on se sert pour l'éteindre de beaucoup de breuvages que l'on fait fort souvent aualler, qui à cause de leur liquidité s'arrestans fort peu dans le ventricule, & y perdant la crudité qui pourroit estre nuisible au malade, coulent incessamment vers le cœur, & comme ils sont composés d'herbes rafraischissantes, il faut beaucoup plus de circulations & de retours par le cœur, pour les convertir en Sang, que les alimens ordinaires: & ainsi c'est vne douce pluye qui tombant continuellement l'espace de plusieurs iours, esteint enfin la chaleur immodérée, & nous fait retrouver la santé que nous auions perdue. I'auouë que le chile se peut corrompre en chemin, & ie me persuade assez facilement que cela empesche que le succès de ces remedes ne soit aussi heureux comme il pourroit estre; mais ie ne voy pas aussi que la transfusion du Sang nous deliure de ces incommodités, puis qu'elle ne peut aucunement rafraischir, & que le chile tel qu'il soit, diminuëra tousiours quelque peu la chaleur.

Mais la transfusion du Sang aura peut-estre un meilleur effet dans les maladies froides, & seruira beaucoup aux vieillards pour arrester le cours de leurs destinées, & les deffendre de la mort? En verité, i'ay bien de la peine à me le persuader. En premier lieu, ie ne croy point qu'il y ait de maladies froides, ou pour le moins elles sont tres-rares, c'est pourquoy ie n'en parle point. Pour les vieillards la transfusion leur sera inutile, car ce nouveau Sang ne pourra iamais reestabliir leurs parties usées: & mesmes peut-estre elle precipiteroit leur mort en leur apportant quelque grande maladie, qui peut naître de ce que le Sang d'un ieune animal se trouuant peu conforme au temperament du vieillard, l'incommoderoit sans doute au lieu de le soulager.

Il ne faut non plus esperer de secours de la transfusion pour les maladies qui procedent de quelque particuliere malignité ou corruption

A iij



du Sang. Car comment se persuader qu'une petite portion de Sang loüable, telle que i'ay montré entrer dans le cœur, puisse corriger une grande quantité de Sang avec laquelle il se trouue meslé, qui est entierement gastée & corrompue ? Depuis quand a-on veu ces miracles dans la nature, se feront-ils de nouveau pour autoriser la transfusion ? Ne remarque-on pas plustost ordinairement qu'un peu d'une liqueur gastée sera capable d'en corrompre une bonne quantité d'autre de semblable nature ? Monsieur Denys ne veut pas qu'on se serve en cette occasion de la comparaison du bon vin avec le vinaigre, & qu'on assure que comme quelque peu de vin ietté dans un muid de vin aigre ne peut pas le faire devenir bon, mais plustost que le bon devienne aigre : aussi le bon Sang se gastera plustost parmy le corrompu que de le corriger ; d'autant que, comme il assure, l'aigre est le dernier degré par où passe le vin pour se détruire entierement, & si le Sang arriuoit à un semblable degré de corruption, il seroit impossible de s'en retirer : ce que ie luy veux bien accorder, parce qu'une chose entierement corrompue ne peut pas redevenir immédiatement la mesme. Mais voyons les autres comparaisons tirées du vin dont il se sert pour appuyer ses sentimens, & taschons de nous en servir pour confirmer les nostres avec un peu plus de iustesse.

*Comme le vin trop dur, dit-il, se peut adoucir ; le trouble se peut clarifier ; le foible peut devenir plus vigoureux ; le gras se peut degraisier ; en un mot celuy qui est gasté peut estre corrigé par le mélange de certaines liqueurs qui sont connues à ceux qui en ont les secrets, & qui les pratiquent tous les iours : Disons de mesme, qu'un Sang trop grossier se pourroit adoucir & devenir plus subtil, un trop subtil se pourroit fixer & espaisir, un trop chaud se pourroit temperer, un trop froid se pourroit eschauffer : Je suis d'accord avec luy iusqu'icy ; & tout cela, ajoute-il, par le moyen de certains Sangs, dont les qualitez particulieres seront parfaitement connues par les Medecins qui les ordonneront : C'est ce que ie nie fort hardiment. Car le vin trop dur ne s'adoucit pas par un peu de vin doux, le trouble ne se clarifie pas par le clair, le foible ne devient pas vigoureux par un peu de vin fort, le gras ne perd pas cette qualité par le mélange de celuy qui luy est opposé ; en un mot celuy qui est gasté ne se corrige pas par celuy qui est bon, mais par le mélange de certaines liqueurs. Disons de mesme, un Sang grossier ne se subtilisera pas par un peu de subtil ; un trop subtil ne se fixera pas par un plus espais, un trop chaud ne sera point temperé par un froid*

qui ne se peut pas rencontrer, & vn froid ne se doit point eschauffer par vn chaud; mais par le moyen des remedes qui sont connus de ceux qui les pratiquent tous les iours, à sçauoir les bons Medecins, qui par le moyen des medicamens alteratifs & purgatifs, redonnent au Sang vne temperature loüable, & en chassent l'impureté.

Examinons maintenant quelques maladies particulieres, que Monsieur Denys rapporte dans sa Lettre, & qu'il conjecture se pouuoir guerir par la transfusion du Sang, la pluspart desquelles ne peuvent receuoir de secours des remedes ordinaires. Il la propose premierement pour les pleuresies, qui sont communement produites par le Sang qui bouillant dans les vaisseaux, & estant trop eschauffé, s'épanche sur la pleure ou dans les muscles intercostaux, où il se fait apres vne inflammation qui se foment par l'abondance du Sang & par sa chaleur; lesquelles causes ne se peuvent détruire par la transfusion, comme l'on peut fort bien conclure de ce que i'ay dit cy-deuant, mais plutôt par la seignée & les breuuages rafraischissans que l'on ordonne en semblable occasion. Pour le Sang extrahé, il doit ou supputer, ou se dissiper, soit par la transpiration, ou par quelque autre maniere; d'où il est manifeste que l'on tentera en vain de guerir par la transfusion les pleuresies.

Ce seroit aussi se donner vne peine inutile, & tourmenter les malades sans raison, que de se seruir de la transfusion dans les veroles & lepres, puisque ce sont des maladies contagieuses qui se communiquent fort facilement, & qui procedent de la corruption vniuerselle de la masse du Sang. Car comment conceuoir que le Sang estranger que l'on fera passer dans le corps de l'homme affligé de quelqu'une de ces maladies, ne se gaste pas par le mélange du Sang propre de l'homme, puisque nous voyons que la masse toute entiere du Sang d'un homme qui se porte bien, se peut infecter & corrompre par le mélange de quelques vapeurs, qui sortent par transpiration du Sang gâté d'un homme malade de verole ou de lepre, n'est-ce pas vne marque asseurée que les ferments de ces maladies sont fort puissants, & qu'une bien petite quantité de ce Sang corrompu est capable de gaster toute vne masse de Sang pur & loüable.

Les erisipeles, vlceres & cancers, ne se peuvent aussi, ce me semble, guerir par la transfusion; d'autant que ces maladies ne naissent pas à mon aduis de la masse du Sang qui soit vniuersellement corrom-



puë, autrement il faudroit qu'elles se rencontraissent en toutes les parties du corps; mais seulement de quelque mauvais leuain qui se rencontre dans les parties affligées de ces maux, & qui corrompt tout le Sang qui s'y décharge; Ce qui estant supposé, il est evident que la transfusion seroit inutile, puisque le Sang, tant loüable qu'il pût estre, se corromproit tousiours en arriuant à la partie gasteë.

Je ne croy pas non plus que le Cheualier de Saint Hubert perde beaucoup de ses luminaires & de ses offrandes par cette nouvelle inuention, ny que les enragez, qui iusques icy n'ont pû trouuer de secours parmy tous les remedes de la Medecine, doiuent maintenant esperer d'estre beaucoup soulagez. Pour reconnoistre la verité de ce que ie dis, il faut seulement considerer combien le ferment de la rage est puissant, & qu'encore qu'il agisse quelquefois lentement, il agit neantmoins en tres-petite quantité; puis qu'une bien petite particule de salive qui sera passée dans le Sang, lors qu'on a esté mordu d'un chien enragé, est capable d'en fermenter toute la masse, & de l'empoisonner en telle sorte, qu'il soit l'ouurier de ces effroyables effets que nous remarquons dans les enragez? Quel moyen pourra-on donc trouuer pour donner de nouveau Sang qui ne se corrompe point, par le mélange qu'il aura necessairement avec celuy de cet infortuné malade.

Si la folie, qui est le dernier mal auquel Monsieur Denys pretend accommoder la transfusion, pouuoit receuoir quelque secours de ce remede, & que tous les malades en voulussent guerir, les Chirurgiens seroient sans doute bien occupez; quand chacun d'eux auroit autant de mains que Briarée, ie ne croy pas qu'ils pussent satisfaire, ny que tous les animaux qui sont sur la terre pussent leur fournir assez de Sang: Je n'en parleray donc point, ne pouuant en raconter icy toutes les especes; ie vous diray seulement, Monsieur, que si ma folie ne guerit iamais que par la transfusion, il y a bien de l'apparence que ie ne seray iamais sage.

Peut-estre Monsieur, que vous me blâmerez de raisonner contre l'Experience, & que vous m'accuserez d'opiniâtreté, voyant que ie nie les vtilitez de la transfusion qui se sont desia fait paroistre. Quoy, un ieune homme de quinze ans recouurer par le moyen de la transfusion, la memoire qu'il auoit perduë en suite d'une violente fièvre, reuoir son esprit deliuré de la pesanteur dont il estoit accablé, son corps reprendre sa premiere agilité, se voir exempt d'un sommeil importun

tun qui le contraignoit de dormir dans les occasions où l'on doit estre  
 le plus éveillé ; enfin se trouver soulagé d'une douleur de costé causée  
 par vne cheute du iour precedent : ne sont ce pas des miracles assez  
 grands pour vaincre mon incredulité, & faire mettre la transfusion  
 non seulement au nombre des remedes, mais l'esleuer mesmes par  
 dessus tous les plus salutaires, qui iusques icy ont esté inuentés dans  
 la Medecine ? Pardonnez-moy, Monsieur, si ie ne me rends pas à la  
 veuë de tant de choses surprenantes, vous sçavez bien que ce n'est  
 pas ma coustume de croire les miracles sans les examiner bien seue-  
 rement. La probité de Monsieur Denys m'empesche de douter de la  
 verité du fait, & ainsi ie croy que ces effets ont suiuy la transfusion;  
 mais ie ne me puis persuader qu'ils en procedent; la raison est, que  
 neuf onces de Sang d'Agneau exactement meslées avec tout celuy qui  
 restoit dans le corps de ce ieune homme, ne peuvent pas, à mon ad-  
 uis, auoir produit tant de merueilles; autrement il faudroit que ce  
 Sang eust contenu vne grande quantité d'esprits pour les répandre si  
 promptement par tout le corps, & qu'il eust esté bien subtil pour  
 pouuoir en si petite quantité subtiliser tout le reste du Sang de ce ieune  
 homme que l'on nous dit auoir esté si épais; il falloit pour se mieux  
 assurer de l'Experience luy en tirer quelque temps apres la transfusion,  
 & le comparer avec celuy qu'on luy auoit tiré auparauant. Je me  
 persuade, Monsieur, que vous attendez de moy l'explication de ces  
 effets, & que vous voulez que ie die à quelle cause ie les attribuë.

La fièvre bouleuerse ordinairement toutes les humeurs qui se ren-  
 contrent dans nostre corps, ce qui fait que les esprits se trouuent as-  
 sez souuent enseuelis & embarrassés dans la masse de ces humeurs,  
 d'où ils ne se peuuent pas aisément degager; c'est d'où procedent, à  
 mon aduis, ces lethargies que nous remarquons dans les fièvres; car  
 de croire que ces assoupissemens qui se rencontrent dès les premiers  
 iours de la fièvre naissent de la dissipation des esprits, il n'y a point  
 d'apparence, ne se pouuant faire qu'ils se perdent & consomment si  
 promptement. Ils se conseruent donc, mais comme vn feu ca-  
 ché sous la cendre que l'on ne voit point reluire, & qui ne se fait point  
 ressentir iusqu'à ce qu'on le reueille & qu'on l'excite, ce qui se fait  
 ordinairement par les purgatifs qu'on a de coustume d'ordonner sur  
 la fin des fièvres, lesquels seruent comme de mains à développer les  
 esprits, & les mettre hors de prison. Cela estant vray-semblablement  
 supposé, ie dis que ce ieune homme estoit dans vn engourdissement  
 & d'esprit & de corps, non par le deffaut d'esprits, mais seulement

B



parce qu'estans embarrassés comme i'ay dit, ils ne pouuoient pas se distribuer librement dans les organes des sens, & lors que l'on luy donna le Sang de cet Agneau, la viue apprehension qu'il eut d'un remede non vûté, & dont l'euenement ne luy pouuoit paroistre que fort douteux, mit ses esprits en mouuement, & les dégagea des embarras qui les empeschoient de se distribuer, duquel dégagement d'esprits sont prouenus en suite tous les auantages que l'on attribue à la transfusion, excepté peut-estre la douleur de costé, qui se diminue plustost par le temps & le Sang qu'on luy fit tirer, que par celuy qu'on luy donna. Je ne m'arreste point à expliquer icy comment il se peut faire que la crainte de quelque mal mette nos esprits en mouuement, car c'est vne question trop delicate pour estre decidée en peu de mots: Je veux seulement prouuer que cela se fait; ie pourrois apporter mille Experiences, mais vne seule suffira qui est connue de tout le monde; il n'y a point d'homme de quelque condition qu'il soit, qui n'ait eu quelquefois vne affaire d'importance à son égard, dont l'euenement luy ait esté douteux; qu'un chacun tasche de se ressouvenir du temps, & il reconnoistra que pour lors l'inquietude qu'il auoit pour la réussite de son affaire, & la crainte d'un facheux succès bannissoient le sommeil de ses yeux, & le contraignoient à veiller, ce qui ne se peut faire sans que les esprits soient mis en un extraordinaire mouuement, qui ne peut estre arresté par les causes qui produisent en nous le sommeil.

Il n'est pas necessaire de rien répondre à la seconde Experience contenue dans la Lettre de Monsieur Denys, puis qu'elle ne nous montre aucun effet auantageux de la transfusion, mais seulement qu'elle peut estre faite dans un homme robuste, sans qu'il en ressentie pour lors aucune incommodité, ce que j'accorde assez facilement. Il faut seulement pour acheuer mon dessein & finir cette Lettre, faire voir que la transfusion pourroit auoir de facheuses suites, & qu'elle causeroit plusieurs maladies iusques icy inconnues, dont les symptomes estonneroient les Medecins pour n'auoir point encore esté remarqués.

Lors que l'on veut mettre en pratique quelque nouveau remede, il faut marcher à pas de plomb, & prendre bien garde que le medicament dont on se fert à guerir vne maladie, ne fournisse pas des semences qui en produiront un iour de bien plus dangereuses. C'est ce qui fait que les prudens Medecins n'employent pas souuent le vin emetique, quoy qu'on en voye d'assez bons effets, parce que ce re-

mède violent laisse apres soy de fascheux restes, sur tout si l'on en prend plusieurs fois dans vne mesme maladie; car il brûle tellement les entrailles, qu'il fait ressentir à ceux qui l'ont pris des chaleurs insupportables, & le ventricule en reçoit vne si grande foiblesse, qu'il ne peut presque iamais recouurer sa premiere force. Or non seulement la transfusion ne me semble pas pouuoir guerir de maladies considerables, mais mesmes elle en peut faire naistre beaucoup de nouuelles, qui seront d'autant plus dangereuses qu'elles seront inconnuës.

La premiere raison qui me fait coniecturer que la transfusion du Sang donnera naissance à des accidens fascheux & funestes à ceux qui seront assez credules pour la souffrir, se tire de ce que le Sang est vn aliment qui se doit immediatement conuertir en nostre substance, & qu'il est impossible que le Sang estranger qu'on aura fait entrer dans les veines de l'homme, se puisse conuertir de la sorte, ny le nourrir: car comme il ne se peut faire qu'un animal s'engendre de la semence d'un autre de differente espece, encore bien que l'on puisse trouuer des animaux differents, dont les semences seront semblables en couleur & en consistance; aussi n'y a-il point d'apparence qu'un animal puisse estre nourry par le Sang d'un autre de diuerse nature, quoy que leurs Sangs parussent exterieurement semblables à nos sens, & que ny la couleur, ny la consistance ne nous y pussent faire reconnoître aucune diuersité. Pour conceuoir la force de cette comparaison qui me semble tout à fait conuaincante, il faut considerer que la generation est la premiere formation du viuant, & que la nourriture est vn moyen nécessaire pour reparer la perte qui se fait incessamment des particules dont il a esté premierement formé: d'où il s'en suit évidemment que la matiere dont le viuant s'engendre, est entierement semblable à celle dont il se nourrit; donc par vne consequence necessaire, puisque la semence d'un animal ne peut pas seruir à former un homme, ce qui se rencontre dans le Sang entierement semblable à cette semence, ne pourra point seruir à le nourrir.

Pour donner encore vn peu plus de iour à cette matiere, qui est de soy fort obscure, il faut faire vne legere reflexion sur la maniere dont le Sang nourrit les animaux, & considerer qu'il contient actuellement des particules fort differentes, dont les vnes sont propres à former ou nourrir les os, les autres les nerfs, les autres les veines, & ainsi du reste, lesquelles se trouuant en abondance dans le Sang, se criblent dans les testicules & font la semence, qui n'est autre chose

B ij



qu'un amas de ces particules différentes, dont les diuërses parties de nostre corps se nourrissent & se conseruent. Or il faut remarquer que les particules qui peuuent nourrir la chair d'un Veau ne sont pas semblables à celles qui nourrissent la chair d'un homme; autrement il faudroit que ces chairs eussent la couleur, le goust, & les autres qualitez parfaitement semblables, puisque selon les principes de la Philosophie ancienne, que Descartes & Gassendi ont remise au iour dans nostre siecle, & qui est bien plus vray-semblable & mieux établie que celle qu'on suit dans les Escoles. Les qualitez ne sont point des estres differens de la substance à laquelle on les attribue, & toutes celles que l'on nomme sensibles ne se rencontrent point dans les choses, mais sont plustost des sensations produites en nous par les corps auxquels on dit qu'elles conuiennent: de sorte que la couleur n'est autre chose qu'un mouuement causé dans les nerfs optiques par les atomes de lumiere qui ont esté reflechis vers nos yeux, par la surface des corps que nous appellons colorés, & les saveurs ne sont que des ébranlemens des nerfs de la langue qui sont semblables, lors qu'ils sont excitez par des particules qui se ressemblent en figure, & differens par la diuersité des figures de ces petits corps qui les produisent. Ce qui estant conceu, l'on n'aura pas de peine à iuger que les corps qui produisent en nous différentes saveurs, sont composés de corpuscules dont la figure est différente: & ainsi la chair de Veau est composée & entretenue de particules, dont la figure n'est pas semblable à celles qui composent & nourrissent la chair de l'homme, d'où il faut inferer que le Sang de Veau qui peut nourrir sa chair, n'aura point de corpuscules propres à nourrir la nostre. Ce que j'ay dit de la chair, il le faut dire de toutes les autres parties à proportion, & conclure qu'un Sang estranger ne pouuant nourrir l'homme, il se corrompra dans ses vaisseaux, & sera la source de plusieurs maladies.

Adjoûtons à cecy qu'il se trouue dans les animaux certaines parties qui ne se rencontrent pas dans les hommes; comme les plumes dans les oiseaux, la laine dans les moutons, le poil dans les bœufs, & dans plusieurs especes; sçauoir, moutons, bœufs, chevres, cerfs, & autres, vne paire de cornes: & ainsi il faut necessairement qu'il y ait dans leur Sang des particules propres à former toutes ces parties qui ne se rencontrent point dans le sang de l'homme; & par consequent quand les autres corpuscules du sang de l'animal pourroient seruir à nourrir l'homme, ceux-cy toutefois luy seroient nuisibles, &

se corromproient, ou pour le moins produiroient en nous de semblables parties. Dieux ! n'est-ce point assez de s'exposer en se mariant à porter vn bois inuisible sans courre le hazard d'Acteon, & n'auoir pas comme luy le bon-heur de voir la beauté de Diane toute nue.

Qu'on ne m'objecte pas que l'homme se peut aussi bien nourrir du Sang d'un animal que l'on fait passer dans ses veines, comme il se nourrit de sa chair ; car il est euident qu'elle souffre beaucoup de changemens auant que d'y estre propre ; ce qui ne peut pas arriuer au Sang que l'on fait immediatement couler dans les veines de l'homme, & qu'on ne réponde pas que tous ces changemens ne seruent qu'à la faire deuenir Sang, & qu'ainsi il est bien plus court de prendre du Sang desia tout fait : Car i'auouë bien qu'ils ne seruent qu'à la conuertir en Sang, mais en Sang propre à nourrir l'homme, & qui contient en soy des particules d'une figure conuenable pour s'ajuster aux parties qu'elles doiuent nourrir. Or le Sang de cet animal, comme i'ay montré cy-deuant, n'a pas ces mesmes auantages. Qu'on ne me produise point aussi l'experience de ce chien qui a receu le Sang d'un veau, & qui n'en a point parû incommodé, d'autant qu'il se peut bien faire qu'il l'ait esté sans qu'on s'en soit apperceu, puis qu'il ne le peut pas dire, ou bien qu'il n'y ait pas encore assez de temps pour que ce Sang estranger se soit corrompu dans ses veines.

La seconde raison qui me fait preuoir de fascheuses suites de la transfusion, est que si elle vient vne fois à s'introduire, les Medecins emploiront selon leur caprice les Sangs de differens animaux, qui meslés ensemble dans vn-mesme corps, produiront de tres-méchans effets. Car il faut remarquer que tous les differens Sangs, aussi bien que les differens vins, & les autres liqueurs capables de fermentation, se fermentent à vn certain temps de l'année, les vns plûtoft, & les autres plus tard ; ce que l'on peut remarquer, en ce que diuers animaux entrent en rut en différentes saisons, ce qui n'arriue que par la fermentation du Sang & de la semence. Or, que peut on preiuger raisonnablement de cette diuersité, sinon qu'il faudra que l'homme tombe malade, lors qu'une portion du Sang qu'il a dans ses veines sera preste à se fermenter, & que l'autre ne le sera pas.

La troisieme raison se tire, de ce que les animaux, dont on se peut seruir, ne viuent pas si long-temps que l'homme ; & ainsi comme la longueur de la vie dépend infailliblement de la bonté du Sang, il

B iij



faut conclure que leur Sang n'est pas si bon que le nostre, dautant que les principes, dont il est composé, se desvniennent plus facilement, laquelle desvniion est necessairement suivie d'une prompte mort: & partant ceux à qui les douceurs de la vie inspirent le soin de se la conserver long-temps, doiuent éviter la transfusion, ou pour le moins chercher quelque animal qui soit de longue vie.

La quatrième, est la difficulté qu'il y a de découvrir la complexion & le temperament des animaux, desquels l'on voudroit tirer le Sang, qui ne se pourra pas aisément surmonter; veu que depuis tant de siècles que les Medecins s'occupent à rechercher des signes pour reconnoître celui des hommes, sur lesquels ils travaillent tous les iours, ils n'ont pas encore beaucoup avancé. Quelle apparence y a-il donc de faire un progrès considerable dans la connoissance des animaux, puis qu'on n'a pas encore commencé de s'y appliquer, & qu'ils ne peuvent nous enseigner les maux qu'ils ressentent, ny nous donner par leur langage des marques de leurs foiblesses? Ne feroit-ce pas marcher parmy les tenebres, & exposer au hazard la vie des malades, que de leur communiquer du Sang d'un animal, dont nous ne connoissons pas la temperature.

Enfin il faut prendre garde de blesser l'esprit en voulant guerir les maladies du corps, & ne pas employer un remede qui en peut émousser la pointe, & luy donner des inclinations brutales, & peu conformes à sa nature. Or, ie pretends que la transfusion peut produire tous ces maux, & abrutir tellement l'esprit d'un homme, qu'il ne soit plus connoissable, & qu'il ne conserve que la figure de ce qu'il estoit auparavant. Car les inclinations suivent ordinairement la constitution de nostre Sang, & les inégalitez qui se rencontrent entre les esprits des hommes, ne peuvent provenir que de la diversité de leurs Sangs, qui leur fournissent des esprits plus ou moins propres pour la clarté de la conception, & la facilité de la connoissance. Je ne veux point prouver cecy, parce que ie le crois incontestable; & ainsi ie conclus seulement qu'un homme qui auroit reçu le Sang d'un animal dans ses veines, deviendroit lourd & pesant d'esprit, & se dépouilleroit de ses propres inclinations, pour reuestir celles de cette beste; & partant la transfusion peut faire souffrir à un homme la peine de Nabucodonosor, sans en avoir iamais commis le peché.

Panouë que Monsieur Denys pretend que les bestes ne sont pas si sujettes au déreglement des passions comme l'homme, qui a esté

malheureusement soumis à ces impetueux mouuemens par la pre-  
uarication de nostre premier Pere ; si cela est vray , ie prie Messieurs  
de l'Academie Françoise d'aduertir qu'on n'appelle plus vn homme  
brutal lors qu'il lasche la bride à ses passions , & qu'il se laisse aueu-  
glement emporter à leurs mouuemens déreglez ; car assurément si les  
bestes sont si moderées , celuy qui le premier a donné ce nom estoit  
mal-auiisé , & fort peu sage.

Voila , Monsieur , les raisons qui m'empeschent de fauoriser la  
transfusion du Sang , & de parler à son auantage : Je voudrois pour  
l'amour de ceux qui trouuent la vie si agreable , que cette noble in-  
uention les pust rendre immortels , & que la suite du temps me fist  
reconnoistre pour vn faux prophete. I'userois pour lors des priui-  
leges dont ie peux iouyr par le droit de ma patrie , & me dédirois de  
mes opinions bien facilement , quand l'experience m'auroit montré  
le contraire. Vous sçavez que ie ne suis pas de ces fantasques esprits  
qui n'approuuent point vne opinion , si son antiquité ne la rend ve-  
nerable , ny de ces euaporés qui n'embrassent vn sentiment , que par-  
ce qu'il est nouveau ; & ainsi sa nouveauté ne seruira ny à me la faire  
rejeter , ny à me la faire suiure ; mais i'en douteray iusqu'à ce qu'on  
m'ait prouué ses miracles. Je croy que Monsieur Denys ne se fasche-  
ra pas qu'un ieune homme comme moy publie ses sentimens , quoy  
qu'ils ne s'accordent pas avec les siens , quand il sçaura que ce n'est  
point par enuie de le contredire , mais seulement par vn desir de les  
mettre à l'espreuue d'un sçauant homme comme luy , & de vous té-  
moigner , en vous les communiquant , que ie suis ,

MONSIEVR,

A Paris le 8. Iuillet  
1667.

Vostre affectionné seruiteur,  
L A M Y.

---

A PARIS,  
Chez IEAN DELA V N A Y, sous la porte de la Classe  
de la Place de Sorbone, 1667.

*Avec Permission.*